

## Proposer la traduction littéraire en option au lycée : une étude de cas

Elena Gavrilova

Université linguistique de Nijni Novgorod

Suite à des politiques récentes en matière d'éducation, l'école russe semble donner la priorité à la littérature nationale, au détriment des œuvres traduites. C'est pourtant dans l'enseignement secondaire que doit se jouer la rencontre avec des cultures autres que la sienne. Dans ce contexte, nous avons jugé opportun, à l'enseigne des coopérations lycée-université, d'y transposer notre expérience d'un atelier de traduction littéraire, tout en l'adaptant à ce nouveau cadre. Le contenu de ce cours optionnel, les avantages aussi que les contraintes de sa mise en place dans un lycée de Nijni Novgorod (Russie) spécialisé en langues font l'objet du présent article.

Mots-clés : traduction littéraire, école secondaire, cours optionnel, étude de cas

As a result of recent education policies, schools in Russia today seem to focus mainly on national literature at the expense of translated works. Yet it is up to the secondary education to help the young discover cultures other than their own. We found it opportune, within the framework of school-college cooperation, to explore our experience with a workshop on literary translation and how it could be adapted to the new environment. The contents of this optional course, the benefits as well as the challenges of its implementation in a language high school in Nizhny Novgorod (Russia) are the subject of the present article.

Keywords: literary translation, secondary school, optional course, case study

Comment faire lire des classiques mondiaux aux jeunes ? Et si l'école osait les y initier en leur suggérant de recréer, en leur langue maternelle, le russe en l'occurrence, les mêmes œuvres immanquables du patrimoine littéraire international ? Un cursus scolaire n'est hélas jamais assez flexible pour l'enseignant : il faut débloquer bien des barrages administratifs avant de pouvoir tenter une nouvelle méthode ou de créer un cours dans les marges du programme approuvé. Ceci est d'autant plus vrai quand les propositions émanent d'un autre établissement et ne s'annoncent pas (immédiatement) rémunératrices, comme c'est le cas de l'atelier de traduction littéraire que la Faculté d'interprètes et de traducteurs de l'Université linguistique de Nijni Novgorod, Russie envisageait de mettre en place dans un lycée de la ville. Aussi nous voyions-nous, un groupe de professeurs d'université et d'école, dans l'obligation d'implémenter ce projet sous la forme d'un cours optionnel qui serait proposé aux élèves des grandes classes, désireux de suivre une formation en langues romanes ou simplement intéressés par les écrits des grandes plumes françaises.

Ce qui suit n'a pas la prétention d'aborder toutes les questions méthodologiques soulevées par l'organisation de l'atelier. Il s'agit surtout de présenter un projet expérimental mené entre 2006 et 2011 par une équipe d'universitaires en collaboration avec leurs collègues du secondaire, un projet qui aura pris fin tout en ayant porté ses fruits. Cette étude de cas montre que, d'une part, la voix du traducteur ne se fait pas beaucoup entendre à l'école en Russie d'aujourd'hui, alors que, d'autre part, il existe des initiatives qui vont à contre-courant de cette tendance.

Je commencerai par préciser la place que les œuvres étrangères occupent dans les programmes d'études des collèges et des lycées russes, tout en fournissant des renseignements sur la conjoncture scolaire actuelle dans ce pays. Suivront la description détaillée de notre projet ainsi qu'un exemple de cours dispensé dans le cadre de celui-ci. Une réflexion sur les résultats de cet atelier expérimental viendra clore l'article.

#### La Russie dans un contexte de changement

En URSS, comme dans la Fédération de Russie des années 1990, qui héritait encore du modèle de scolarité soviétique, des œuvres traduites ont toujours été prévues dans les programmes d'études littéraires, et ce, à tous les niveaux, commençant par l'école primaire jusqu'à la classe terminale. Rappelons aussi que la planification des programmes restait rigoureusement centralisée et que des écarts à la liste des lectures préconisées n'étaient possibles que dans la mesure où ils permettaient la découverte des littératures ethniques minoritaires, nombreuses dans l'Union. La traduction avait donc bien sa place dans le secondaire, ayant pour rôle d'élargir les horizons des élèves, de les sensibiliser aux cultures différentes de la leur.

Ceci dit, le choix se cantonnait aux classiques incontestables comme Shakespeare ou Stendhal sinon, surtout parmi les auteurs contemporains, aux textes qui étaient jugés utiles à la formation dans l'esprit dit « communiste ». Cette approche n'était plus de mise à la fin du XX<sup>e</sup> siècle quand le gouvernement a commencé à modifier les programmes. Par la suite elle a été carrément rejetée: les années 2000 ont vu le démantèlement complet de l'ancien système éducatif, avec des nouveautés multiples adoptées dans le secondaire.

L'équivalent du baccalauréat français a été introduit à partir de 2000<sup>1</sup>, d'abord en mode essai dans un nombre restreint de régions, suscitant moult controverses. Plus récemment, de nouvelles matières visant à former l'esprit civique ont fait leur chemin jusque dans les écoles et les universités,<sup>2</sup> encourageant, sous la couverture du patriotisme et de la chrétienté (voici un concept revenu sur le devant de la scène dans la nouvelle Russie), le nationalisme jusqu'alors sous-jacent des Russes. Sachant ceci, il n'est pas surprenant de constater la primauté, si ce n'est l'exclusivité, des œuvres romanesques poétiques et théâtrales nationales dans les écoles russes.

Un autre facteur qui influence profondément l'éducation nationale est la commercialisation de l'école. Bien que la scolarité publique reste officiellement gratuite, les parents sont vivement sollicités pour cotiser au financement des activités périscolaires des enfants comme de certains cours optionnels. Plus l'établissement arrive à percevoir des sommes importantes de cette manière, mieux il est coté auprès des administrations qui le subventionnent, ce qui rend plus difficile la mise en place de cours intéressants mais fréquentés par quelques passionnés seulement.

Il faut savoir que les programmes sont très flexibles actuellement : même si le gouvernement parle d'adopter des normes plus rigoureuses, la plupart des livres étudiés en classe sont toujours choisis par le professeur. Si on consulte la liste officielle des lectures scolaires recommandées par le Ministère de l'éducation et de la science russe, adoptée en 2012<sup>3</sup>, on voit immédiatement que les œuvres traduites n'y sont pas nombreuses (soit 20 % du nombre total maximum) et que, surtout, elles restent une possibilité souvent négligée au profit d'autres disciplines car certaines ont un statut optionnel. Il en résulte que les jeunes ont tendance à se replier sur leur culture d'origine, dans la méconnaissance des autres : en réformant l'école, on aurait sacrifié l'éducation des jeunes.

Mis à part le triste constat que des adolescents ignorants deviennent des adultes ignorants qui sapent la société entière, je me retrouve souvent confrontée professionnellement, en tant qu'enseignante à une Faculté d'interprètes et de traducteurs, à un autre aspect de ce problème : les élèves orientés vers des filières linguistiques se retrouvent avec des lacunes importantes par rapport au corpus littéraire, source de références incontournables, du pays dont ils aspirent à étudier la langue. Or, ce

qui n'est qu'un manque de compétences pour un étudiant moyen en situation d'apprentissage d'une langue étrangère, aussi regrettable que soit cette défaillance, risque de devenir un sérieux handicap pour un futur traducteur, quel que soit le domaine où celui-ci compte exercer.

Afin de pallier ces lacunes, des mesures ont été prises au niveau de la direction aussi bien que par les professeurs concernés. Je ne parlerai ici que des dispositifs mis en avant par l'Université linguistique de Nijni Novgorod, mais, du moins à ma connaissance, nombre d'autres établissements ont procédé d'une manière similaire. Parmi ces dispositifs on compte les mesures suivantes :

1) Un module ciblé de littérature étrangère (française dans notre cas) a été introduit d'emblée, comme une discipline à part entière et dont l'enseignement est dispensé par des professionnels en histoire de la littérature. Ce module a été conçu comme une systématisation des connaissances sur le patrimoine littéraire français, ce qui constitue son atout majeur. L'inconvénient, par contre, est que, tout en étant subordonné aux modules de spécialité, ce module n'est pas encore bien inscrit dans la logique de la formation dans son ensemble. Cette situation temporaire est donc susceptible d'évoluer au cours de prochaines années.

2) En plus des cours obligatoires de traduction spécialisée (technique, juridique, économique et autres, conformément à la spécialisation choisie par la personne), une option en traduction littéraire a existé pendant un certain temps, que les étudiants étaient libres de choisir. D'après ses responsables, ce serait un excellent moyen d'éveiller l'intérêt des apprenants et de les initier aux pratiques traductionnelles artistiques. Malheureusement, cette option n'apparaissant pas forcément comme étant « rentable » aux yeux des administrations universitaires, elle est, de ce fait, rarement proposée.

3) Des concours de traduction littéraire sont organisés régulièrement, y compris avec des jurys composés d'experts nationaux ou internationaux avec la participation française, suisse ou encore québécoise. C'est une activité à deux facettes : avant de s'y essayer, les participants doivent assimiler les principes fondamentaux de ce type de traduction à la fois « destructeur », dans la mesure où on déconstruit et donc altère l'original, et créateur parce que le traducteur d'une œuvre

doit lui-même s'imaginer artiste<sup>4</sup>. Toujours est-il que peu d'étudiants sont motivés à se présenter à ces concours, du fait qu'ils ne sont pas encadrés par des organismes officiels et n'offrent que rarement des débouchés concrets. Il est intéressant de noter qu'il en est autrement dans les lycées, où les élèves participent volontiers à ce type d'activité, même si leur admission éventuelle à l'université n'en est pas fonction.

4) Enfin, les cours de langue et de stylistique sont souvent entrecoupés de parenthèses explicatives consacrées à des écrivains éminents ou encore à des techniques d'écriture. Comme les étudiants en traduction / interprétation sont inévitablement formés dans une logique comparative, les traductions se trouvent systématiquement juxtaposées aux textes originaux tout au long du parcours académique. Il est cependant à regretter que les cours de langue puissent perdre en cohérence comme résultat, et que du temps soit imparti pour des tâches qui mériteraient d'être rattachées à un cursus spécifique, celui de civilisation française par exemple, une solution qui, par contre, semble inadaptée au cursus de l'enseignement secondaire, par manque de temps.

Le projet proposé par les professeurs : un programme sur mesure

Toutes les mesures décrites ci-dessus ne sont pourtant que palliatives. C'est en fait au niveau secondaire, chez l'adolescent plutôt que chez le jeune adulte, que devrait se faire l'immersion dans des univers civilisationnels autres que le leur.

Nous avons donc jugé utile, dans le cadre des coopérations régionales lycée-université, de transposer notre pratique et de créer une option en traduction littéraire, comme nous l'entendions, dans les classes terminales d'un lycée spécialisé en langue française de Nijni Novgorod, le relais « école – fac » nous intéressant particulièrement. Étant donné la complexité du cours, nous avons offert le cours aux élèves des grandes classes. Une adaptation importante s'imposait bien entendu, pour le fonds aussi bien que pour la forme ; on verra plus tard si cette tentative a été réussie.

La convention de coopération entre la Faculté et le lycée, mise en place à la création de ce dernier en 1995<sup>5</sup>, facilitait quelque peu notre tâche, en ce sens que l'enseignement dans cet établissement est en théorie déjà aligné sur les compétences que la formation à la Faculté est censée développer.

L'harmonisation continue des deux cursus devait être en outre assurée par la participation active de cadres universitaires au projet, dont l'auteure du présent article qui faisait partie du corps enseignant chargé des cours. Mais il était indispensable, avant d'ouvrir l'inscription, de remodeler le programme de fond en comble compte tenu du changement de cadre et, qui plus est, de public.

Trois étapes préparatoires ont été réalisées progressivement, s'étendant sur quelques mois avant les vacances d'été, pour pouvoir présenter l'option à la rentrée.

Il a fallu, en premier lieu, *jeter les bases théoriques et formuler les tâches*. Depuis une dizaine d'années, l'Université linguistique de Nijni Novgorod assure des formations dans l'optique du FOS (Français pour objectifs spécifiques) et, notamment pour les 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> années, du FLP (Français langue professionnelle). Puisqu'elle forme surtout des traducteurs / interprètes, des guides, des cadres pour entreprises internationales et des professeurs de français, l'enseignement cible des domaines précis et l'aspect utilitaire devient primordial, ce qui est une véritable pierre d'achoppement pour les parents d'élèves. Il n'empêche que les traditions de l'établissement perdurent : créée en 1922 sous le nom de l'Institut pédagogique des langues étrangères, l'Université avait toujours proposé une formation qui se voulait encyclopédique, comme c'était d'ailleurs la grande ambition de toujours de l'école russe – une promesse hélas non tenue dans le domaine des langues vivantes, du fait de l'auto-isolation de l'État soviétique. Ces deux approches complémentaires réunies constituent les deux piliers de la Faculté. En effet, d'une part, la tradition synthétique de l'enseignement des sciences humaines émerge quand il s'agit de faire découvrir aux élèves la grande magie des livres. D'autre part, la traduction littéraire est, en soi, une spécialisation, donc la méthodologie du FOS/FLP semblait applicable : collecter les données, c'est-à-dire les textes à traduire, répertorier les difficultés de compréhension et/ou d'expressions récurrentes, créer des supports pédagogiques en fonction des besoins des élèves.

Comme le but recherché n'était pas que les élèves maîtrisent le français mais qu'ils apprennent, ne serait-ce qu'à partir d'exemples très basiques, à en transposer les nuances moyennant une autre langue (le russe), les quelques exercices que nous pensions proposer devaient être focalisés sur la

compréhension approfondie du texte (recherche collective dans des dictionnaires et autres références, études des synonymies, reformulations...), aussi que sur des procédés utilisés par l'auteur pour créer son récit (lectures sur l'écrivain, recherche et explication des tropes).

Le cursus étant destiné à un jeune public d'élèves qui n'auraient apprivoisé, dans le meilleur des cas, que les rudiments de la traduction, alors que la plupart des subtilités du français leur étaient encore méconnues, l'intérêt ne serait pas d'étudier la traduction littéraire dans le sens propre du terme, mais de former les élèves aux principes fondamentaux de celle-ci... sans qu'on tombe pour autant dans l'amateurisme flagrant.

Ilia Frank<sup>6</sup>, la co-responsable, et moi trouvions judicieux que le programme se construise autour de lectures faciles d'un point de vue stylistique et conceptuel, mais sans réduire la tâche des apprenants à un simple recodage linguistique. Il fallait que les élèves procèdent un peu comme un vrai traducteur aurait fait, en décortiquant le texte, en découvrant l'agencement de celui-ci, en se penchant sur la structure des phrases, les métaphores, les sous-entendus, etc. D'où l'expertise en traduction requise pour l'animateur de cet atelier. Les professeurs du lycée, en revanche, apportaient leur connaissance du monde scolaire et leurs compétences méthodologiques. Ils n'encadraient pas les cours eux-mêmes, mais ont activement participé à *l'élaboration du programme*.

Ce travail d'encadrement était initialement dirigé par Olga Sapojnikova, docteur ès lettres et Présidente de la Chaire de traduction française à l'époque, elle-même traductrice de plusieurs auteurs contemporains publiés en Russie entre 1980 et 1990<sup>7</sup>. Le groupe chargé de la rédaction comprenait trois personnes de la Faculté et deux professeurs du lycée dit « français » de Nijni Novgorod. Les collègues du lycée nous ont fourni le cadre, des informations sur les succès scolaires des élèves, aussi qu'un bloc de recommandations précieuses d'ordre pédagogique. Le groupe universitaire s'est penché, à trois, sur les textes et les exercices à proposer.

L'option devait se présenter sous la forme d'un cours annuel s'étalant, en théorie, sur 34 semaines à raison de 2 heures par semaine, en conformité avec la réglementation en vigueur. En pratique, cela donnait 30 semaines en moyenne dont une réservée au travail final, nommé à tort « épreuve »,

toujours pour obéir aux normes établies par le Ministère. Cette dernière leçon consistait en fait à faire la traduction d'un court récit en groupe quasiment sans participation de la part du professeur, celui-ci étant censé servir d'ultime recours et d'arbitre. L'évaluation se faisait tout au long du parcours, sans qu'une quelconque notation soit prévue, pour encourager les élèves qui s'étaient essayés à une activité aussi difficile. En même temps, nous tenions à souligner la valeur de toute tentative de traduction littéraire, pourvu que celle-ci ait été faite en connaissance de cause, que l'apprenant sache expliquer les transformations auxquelles il a eu recours et qu'il soit capable sinon de trouver des réponses, au moins d'identifier les problèmes de traduction pertinents. Cette façon de procéder semblait d'autant plus cohérente que les mémoires de licence en traduction reprennent maintenant, après l'adhésion de la Russie au Processus de Bologne, les mêmes principes.

Pour organiser le cours, il a été décidé de faire une sélection parmi les œuvres classiques populaires des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles et quelques ouvrages littéraires contemporains. Obéir au principe chronologique n'aurait rien apporté, pour la simple raison que les auteurs antérieurs à l'époque mentionnée, François Rabelais ou Voltaire par exemple, sont peu intelligibles ou difficiles dans le texte, et encore plus pour un lycéen de ce niveau. Nous avons donc opté pour des auteurs plus proches de la contemporanéité et écrivant sur des sujets capables d'intéresser un adolescent : Alain-Fournier, Colette, Antoine de Saint-Exupéry, Marcel Pagnol, Roger Martin du Gard, Marguerite Duras, Michel Tournier, Patrick Modiano, Amélie Nothomb, Anne Gavalda, Benoît Duteurtre, Éric-Emmanuel Schmitt... La liste était toujours variable, selon les compétences effectives et les centres d'intérêt de la classe, et n'était jamais exhaustive.

Il nous avait paru enfin indispensable de *faire un travail de sensibilisation auprès des élèves et des parents*. On parle bien de sensibilisation, car un travail d'information n'aurait pas suffi. La mise en place d'une option en traduction littéraire a été annoncée à une réunion des parents, qui ont d'abord accueilli la nouvelle avec réticence, ne voyant pas l'utilité de cette nouvelle discipline qui, à leurs yeux, recoupait au moins partiellement le cours de littérature obligatoire sans avoir d'application pratique. Il était donc essentiel de faire le point sur les différences : l'option « Traduction littéraire »



ne se voulait pas l'écho de la critique littéraire, l'objectif étant de retransmettre le message de l'œuvre, que l'élève devait faire lui-même. Or, pour ce faire, une étude approfondie du texte original est nécessaire. L'élève commencerait par se renseigner sur l'auteur, sur ses techniques aussi que sur ses convictions personnelles, car toute production littéraire porte l'empreinte de la personnalité de l'écrivain, la manifestation de son idiolecte de même que l'expression de ses idées. Ce n'est qu'après ce travail préparatif fastidieux (d'autant plus important que l'élève contemporain moyen manque souvent de vue d'ensemble du paysage littéraire, aux vues de nombreux collègues et de moi-même), que le traducteur en herbe s'attèlerait à sa tâche.

Un professeur du lycée a été chargé d'expliquer ce processus aux parents des élèves. Quant aux principaux intéressés, les lycéens eux-mêmes, ils ont été invités à une rencontre de formation, à la fin de laquelle il leur a été proposé de tenter de traduire un court texte, du Marcel Aymé en l'occurrence (un passage du *Passe-muraille*). Assez paradoxalement, ils se sont montrés plus enthousiastes que le public adulte. Deux aspects se révélaient particulièrement intéressants pour eux : la perspective de découvrir les classiques français du XX<sup>e</sup> siècle (ce qui répondait, précisément, à notre premier sujet de préoccupation) et la vertigineuse expérience de la traduction qui a aussi été, pour plusieurs, leur toute première pratique de création littéraire, donc doublement captivante.

Pour ce qui est de l'inutilité présumée de l'option que nous envisagions de mettre en place, il a été expliqué, lors de la réunion des parents, que, comme toute autre science humaine et activité quasi artistique de surcroît, la traduction ne peut pas avoir de monétarisation immédiate. Ce n'est pas un savoir-faire qui pourrait se vendre aussitôt sur le marché du travail, mais un art qui demande de la pratique. Les jeunes en ont encore décidé autrement : certains disaient penser déjà à leur future formation de traducteurs ou à une reconversion de la filière scientifique, d'autres se montraient plus attirés par le côté artistique de l'activité proposée, mais toutes les personnes qui s'étaient présentées au premier cours initiatique confirmaient vouloir continuer.

Exemple de cours

Une leçon au lycée dure 45 minutes, soit deux fois moins qu'un cours universitaire. Cette contrainte, conjuguée à l'adaptation parfois insuffisante des élèves, fait que le professeur chargé du cours doit consacrer tout ce temps à la discussion des traductions effectuées par les élèves avant le cours. Le devoir est donné une semaine, parfois deux semaines, à l'avance, selon le niveau de difficulté. Les jeunes sont encouragés à faire les recherches nécessaires à la bonne interprétation du texte avant le cours, afin qu'ils puissent tirer le maximum de profit des heures de présence.

Pour ce qui est du choix des textes, certains critères pragmatiques s'appliquent. Pour l'adolescent contemporain, il faut avant tout que le livre passionne, qu'il y ait une intrigue intriquée, du suspense ou au moins des événements se succédant rapidement, qui captent l'attention. En général, on privilégie toujours le récit à la description. Or, une enquête policière est dynamique par excellence. On pourrait y objecter qu'aucune aventure ne tiendrait dans un fragment d'une demi-page ; soit, mais une suite d'événements qui s'arrêtent sur un tournant majeur donne fatalement envie de voir si l'histoire tient ses promesses.

La clarté du texte à traduire est un autre prérequis. Les lycéens ayant le niveau B2 du français sont rares, c'est le cas d'un bon élève qui termine bientôt une école spécialisée en langues. Même si ce sont principalement les B1/B2 qui s'inscrivent au cours de traduction littéraire, il faut toujours prévoir un éventail de compétences, ou alors relativiser par rapport à la difficulté du texte. Un texte qui contient beaucoup de dialogues est normalement plus facile à comprendre, du fait de la simplicité du langage parlé. Même des discours évoquant un domaine professionnel sont plus accessibles lorsqu'ils sont mis en dialogue, comme c'est le cas dans l'extrait présenté, qui met en scène un célèbre expert en art, Henri Valhubert. Il se prononce sur un dessin de Michel-Ange qui émerge miraculeusement sur le marché.

La présence surtout de la langue quotidienne est aussi utile : il est évident que l'apprenant s'en servira bien avant de parsemer ses propos d'épithètes et de jeux de mots sophistiqués. Bien que l'élève ne fasse que mimer la parole originale à sa façon, le texte littéraire en est une source non négligeable, notamment en absence de bain linguistique dans un pays francophone. Dans le texte

qui suit, on retrouve bon nombre de formules et de structures syntaxiques courantes qui sont employées dans la parole de tous les jours. Aucune adaptation n'a été faite du texte original parce que nous n'en voyions pas le besoin ; une adaptation est éventuellement possible mais déconseillée si elle entraîne des transformations importantes au niveau de la forme. Le texte serait alors réduit à une simple histoire, perdant ainsi sa dimension littéraire et donc toute utilité pour le cours. Toutefois, rien n'empêche d'abrégé, même d'exclure, le cas échéant, les passages trop longs ou trop alambiqués pour que les traducteurs apprentis arrivent à les réécrire en leur langue.

Bien que les romans policiers correspondent à tous ces critères, il n'en découle pas néanmoins qu'ils doivent constituer le gros du programme. Ce serait aller à l'encontre d'un autre postulat d'aujourd'hui : toujours valoriser la diversité. Si des jeunes ayant des ambitions artistiques font partie de la classe, on peut même envisager la traduction de textes poétiques ou encore, pourquoi pas, celle d'une courte pièce que le théâtre scolaire mettrait sur scène par la suite.

Le texte ci-dessous, qui correspond à ces critères pragmatiques, a été présenté aux élèves de la classe terminale peu après la rentrée. C'est un extrait du roman policier *Ceux qui vont mourir te saluent* (1994) par Fred Vargas :

Henri Valhubert n'aimait pas les choses dérangeantes.

Il ouvrit la main et laissa retomber sur la table avec un soupir.

– C'en est un, dit-il.

– Vous en êtes sûr ? demanda son visiteur.

Henri Valhubert leva un sourcil.

– Pardonnez-moi, dit l'homme. Si c'est vous qui le dites.

– C'est un griffonnage de Michel-Ange, continua Valhubert, un morceau de torse et une cuisse, qui se promènent en plein Paris.

– Un griffonnage ?

– Exactement. C'est un gribouillis du soir, et qui vaut des millions parce qu'il ne provient d'aucune collection privée ou publique connue. C'est un inédit, du jamais vu. Une cuisse griffonnée qui se promène en plein Paris. Achetez-là et vous ferez une affaire superbe. À moins bien sûr qu'elle n'ait été volée.

– On ne peut pas voler un Michel-Ange aujourd'hui. Ça ne pousse pas dans les greniers.

– Si, à la Vaticane... Les fonds d'archives immenses de la bibliothèque Vaticane... ce papier sent la Vaticane.

– Il sent ?

– Il sent, oui.

C'était idiot. Henri Valhubert savait bien que n'importe quel vieux papier sent exactement la même chose qu'un autre vieux papier. Il le repoussa avec agacement. Alors ? Pourquoi était-il ému ? Ce n'était pas le moment de penser à Rome. Surtout pas. Il faisait tellement chaud, avant, à la Vaticane, quand il était lancé dans cette quête frénétique d'images baroques, avec les bruits du papier qu'il déplaçait dans le silence. Est-ce qu'il était encore frénétique maintenant ? Plus du tout. Il dirigeait quatre affaires d'éditions d'art, il brassait un tas de fric, on courait pour lui demander conseil, on s'excusait avant de lui parler, son fils se dérobaient devant lui, et même Laura, sa femme, hésitait à l'interrompre.<sup>8</sup>

La leçon commence par la lecture à haute voix du texte, pour contrôler sa bonne compréhension,

que les pauses et l'intonation indiquent bien. Par contre, les incorrections phonétiques ne seront rectifiées que si elles nuisent à la bonne perception du récit ou en modifient le sens.

Il est question ensuite de placer l'histoire dans son contexte. Par exemple, on peut demander à un élève de se documenter auprès des références pertinentes pour ensuite résumer brièvement le roman, avec ou sans le dénouement, pour laisser planer le mystère : cela permettra aux apprentis de rester intéressés. Un mot sur l'auteur (une universitaire qui publie des histoires policières baroques sous un pseudonyme) peut également être utile pour mieux comprendre le style, à condition de n'en faire qu'une digression succincte.

On aborde alors la traduction, en procédant phrase par phrase, ou réplique par réplique tant qu'on traduit la conversation. Les répliques dont l'une est la question et l'autre la réponse sont reprises en bloc, notamment en cas de parallélisme entre les deux (*– Il sent ? / – Oui, il sent.*). Les élèves sont encouragés à intervenir à tour de rôle pour partager leurs versions, mais la non-participation ne doit pas être sanctionnée non plus, pourvu que la personne ait bien écrit ou tapé sa traduction. Il est évidemment nécessaire de revenir régulièrement sur les phrases déjà discutées, pour assurer la cohérence du résultat final. Les détournements de sens et les absurdités sont toujours commentés avant le style, mais on prête aussi une grande attention à la façon de parler des personnages, tout aussi bien qu'à la description de leurs gestes. On dresse leurs portraits au fur et à mesure de la progression du travail et on corrige les passages respectifs au besoin, une fois le texte traduit dans son intégralité. La perception du texte par le lecteur potentiel devrait revenir tel un leitmotiv.

Pour économiser du temps, les passages difficiles sont commentés au moment où on les rencontre. En travaillant avec ce texte, nos élèves avaient du mal à situer les faits historiques et culturels dans leur contexte, dont la Bibliothèque Vaticane (ou la Vaticane tout court, il fallait que le traducteur-enseignant du moment fasse le rapprochement), l'art baroque et même, pour certains, Michel-Ange. Une recherche lancée rapidement sur Google leur a fourni des renseignements nécessaires. Il était aussi important pour eux de comprendre ce que dénotent les mots « griffonnage », « gribouillis », « torse », « cuisse », « (vieux) papier », vu que les personnages ne parlent pas explicitement d'un

dessin, et encore plus pourquoi Henri Valhubert voit dans l'objet de l'entrevue une « chose dérangement ». On souligne que l'interlocuteur de l'expert est anonyme et que, par conséquent, le traducteur n'est pas libre de remplacer ou d'omettre le terme « visiteur ».

Les soucis linguistiques sont non moins pressants dans ce bref fragment. C'est le cas en particulier des groupements de mots dont la traduction littéraire dans la langue cible risquerait de provoquer un sourire ou laisser le lecteur perplexe : « une cuisse qui se promène en plein Paris », « un Michel-Ange, ça ne pousse pas dans les greniers », « Ce papier sent la Vaticane. – Il sent ? ». On discute de l'image derrière chacune de ces phrases et leur effet présumé, pour en venir aux possibilités de recréer le tout dans la langue des apprenants.

Il importe enfin de redire les répliques de sorte qu'elles ne sonnent pas faux, que le lecteur puisse les identifier comme des propos quotidiens spontanés. Les élèves sont donc incités à faire appel à leurs compétences en tant que locuteurs natifs. C'est généralement la partie du cours la plus animée, parce que relevant des pratiques quotidiennes des jeunes.

Le dernier passage du texte présente des difficultés spécifiques, dues au discours indirect libre. Les apprenants n'ont pas besoin de connaître le terme linguistique pour détecter le phénomène qu'il nomme : ils devront alors traduire de la sorte à conserver le style personnel de Valhubert tel que l'invente Fred Vargas, mais à la troisième personne, sous la forme d'un récit. Il faut garder la syntaxe saccadée, qui comprend des phrases courtes voire des bribes de phrases, des questions, mais également une description assez élaborée, qui clôt le passage.

Il va de soi que les œuvres littéraires admettent des interprétations et donc des traductions multiples.

Il est donc crucial que le professeur valide toutes les variantes proposées, à moins qu'elles ne contiennent des fautes de sens ou ne soient stylistiquement inacceptables. Même si la première traduction énoncée est correcte, il est utile d'inviter les autres élèves du groupe à en présenter d'autres. Une ambiance amicale et détendue pendant le cours est vitale pour que tout le monde ait le courage d'intervenir.

Quelques aberrations révélées par les résultats du projet

Malgré la réflexion et les efforts apportés, nous avons dû faire face à plusieurs difficultés au cours de la réalisation du projet, dont toutes n'étaient pas anodines. Ces défis relevaient en grande partie d'automatismes pédagogiques impraticables ou tout bonnement vicieux. Sans que nous nous y attendions, cette expérience, comme le recul de deux ans depuis la suspension du programme en 2011, nous ont permis de voir certaines failles de l'enseignement supérieur où nous étions impliqués. Cet article a été écrit en partie dans l'espoir de pouvoir y remédier.

Ainsi nous avons trouvé particulièrement difficile de déterminer une longueur de texte équilibrée : les extraits sélectionnés à l'origine (un feuillet standard, soit 2/3 de page environ, soit 1500 caractères espaces compris) s'avéraient être trop longs pour être discutés pendant la durée d'un seul cours, et les adolescents avaient tendance à s'en lasser rapidement si on reprenait un même texte la semaine suivante. À l'opposé, consacrer une leçon entière à un seul paragraphe certes « intéressant » mais qui demanderait un traitement en filigrane bien au-dessus des compétences évaluées au lycée n'était pas admissible. À cela s'ajoutait le souci de cohésion, car le texte à traduire devait présenter un tout relativement complet, ou alors au contraire, laisser le lecteur en suspens pour stimuler la curiosité des élèves. En fait, l'extrait cité plus haut pêche aussi par le décousu : sur le moment, il nous semblait impossible de concilier la concision et la plénitude.

Un autre mauvais réflexe était celui de vouloir trop corriger, d'entrer dans des détails infimes, ou de faire le point sur des subtilités stylistiques qui pourraient intéresser un chercheur en littérature française, mais qui étaient moins pertinentes dans le contexte de ce type de cours. Le professeur, en général, avait tendance à trop participer au cours, alors que son rôle devrait se limiter à poser les bonnes questions pour piloter la discussion.

Il ne fallait pas non plus que cette option se transforme en un cours à part entière sans en avoir le titre. La traduction littéraire est généralement une occupation trop méticuleuse pour que les élèves puissent la pratiquer dans un climat autre que la liberté d'expression totale et l'absence de contrôle rigoureux, un environnement que seule une option non obligatoire peut apporter.

D'autres maladresses étaient plus subtiles. Par exemple, les apprenants avec les meilleurs résultats

scolaires étaient considérés par défaut comme constituant la partie la plus réceptive du groupe. Une approche complètement fautive à mon avis, car les bonnes notes s'expliquent souvent par l'assiduité, alors que traduire des ouvrages littéraires demande une certaine vivacité d'esprit si ce n'est du talent. Les succès fréquents des élèves supposément médiocres en témoignent avec évidence.

#### Des réflexions post-projet

Il est désormais possible de faire le bilan : nos cours optionnels de traduction littéraire ont été bien accueillis par les lycéens. La fréquentation a été très bonne – ceux qui voulaient abandonner étaient partis après le premier cours de sensibilisation – et les résultats convaincants.

Comme nous avons la possibilité de confronter les traductions des lycéens et les textes similaires produits par les étudiants de la Faculté d'interprètes et de traducteurs auxquels nous avons accès, nous pouvions constater que le niveau était comparable à celui de la 3<sup>e</sup> voire de la 4<sup>e</sup> année. Ceci dit, il ne faut pas oublier que ces cours expérimentaux avaient été introduits dans une école spécialisée en français, donc au sein d'une communauté déjà « galvanisée » pour ainsi dire, alors que le Département de français de notre Faculté accepte les bacheliers de tout établissement, sans égard à leur langue étrangère dont l'anglais est de loin la plus fréquente. Les chances sont donc inégales au départ, un retard involontaire que, parfois, les étudiants n'arrivent pas à rattraper.

L'expérience a été malheureusement arrêtée pour des raisons budgétaires : les cours étant gratuits, ils n'apportaient pas de profit pécuniaire au lycée. Malgré cet obstacle réglementaire, ceux et celles qui ont participé à ce projet espèrent toujours le renouveler, sans doute sur des bases administratives modifiées, mais toujours dans le même esprit de découverte et de création libre, appliqués dans le cadre scolaire.

#### Bibliographie

##### Sources premières

МОУ «Гимназия №53»: История [Lycée n°53 : Histoire] <<http://www.gimnaz53.ru/istorija-gimnazii>>. Site Internet consulté le 20 juillet 2013.

Основные сведения о ЕГЭ [Examen d'État unifié : Généralités].

<[http://ege.edu.ru/ru/main/main\\_item](http://ege.edu.ru/ru/main/main_item)>. Site Internet consulté le 20 juillet 2013.

Программа по литературе (5-11 классы) [Le programme de littérature (5<sup>e</sup>-11<sup>e</sup> années)]

<<http://www.uroki.net/docrus/docrus10.htm>>. Site Internet consulté le 1 septembre 2013.

Реализация нового Закона об образовании [La réalisation de la nouvelle Loi sur l'éducation]

<<http://минобрнауки.рф/проекты/закон-об-образовании>>. Site Internet consulté le 1 septembre 2013.

VARGAS, Fred, *Ceux qui vont mourir te saluent*, Paris, Éditions J'ai lu, 2005.

Sources secondaires

AUDET, Louise, « Évaluation de la traduction littéraire : de la “sensibilité à la littéralité” à la “littéralité en traduction” », *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 21, n° 1, 1<sup>er</sup> semestre 2008, p. 127-172.

FRANK, Иля, « Comment maîtriser une langue étrangère »,

<[http://www.learnbyskype.ru/index.php?option=com\\_content&view=article&id=59:2010-07-13-19-36-33&catid=32:2010-07-13-19-35-05&Itemid=39](http://www.learnbyskype.ru/index.php?option=com_content&view=article&id=59:2010-07-13-19-36-33&catid=32:2010-07-13-19-35-05&Itemid=39)>. Site Internet consulté le 20 juillet 2013.

Ветераны переводческого факультета: Ольга Семёновна Сапожникова [Professeurs émérites de la Faculté d'interprètes et de traducteurs : Olga Semenovna Sapojnikova] <<http://www.perevodnglu.ru/1/32/34/91/98>>. Site Internet consulté le 20 juillet 2013.

Sites Internet :

---

1

Основные сведения о ЕГЭ [Examen d'État unifié : Généralités]

<[http://ege.edu.ru/ru/main/main\\_item](http://ege.edu.ru/ru/main/main_item)>. Site Internet consulté le 20 juillet 2013.

2 Реализация нового Закона об образовании [La réalisation de la nouvelle Loi sur

l'éducation], <<http://минобрнауки.рф/проекты/закон-об-образовании>>. Site Internet consulté le 1 septembre 2013.



- 
- 3 Программа по литературе (5-11 классы) [Le programme de littérature (années 5<sup>e</sup>-11<sup>e</sup>)], <<http://www.uroki.net/docrus/docrus10.htm>>. Site Internet consulté le 1 septembre 2013.
- 4 Louise Audet, « Évaluation de la traduction littéraire : de la “sensibilité à la littéralité” à la “littéralité en traduction” », *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 21, n°1, 2008, p. 127-172.
- 5 МОУ «Гимназия №53»: История [Lycée n°53 : Histoire], <<http://www.gimnaz53.ru/istorija-gimnazii>>. Site Internet consulté le 20 juillet 2013.
- 6 Иля Франк, « Comment maîtriser une langue étrangère » <[http://www.learnbyskype.ru/index.php?option=com\\_content&view=article&id=59:2010-07-13-19-36-33&catid=32:2010-07-13-19-35-05&Itemid=39](http://www.learnbyskype.ru/index.php?option=com_content&view=article&id=59:2010-07-13-19-36-33&catid=32:2010-07-13-19-35-05&Itemid=39)>. Site Internet consulté le 20 juillet 2013.
- 7 Ветераны переводческого факультета: Ольга Семёновна Сапожникова [Professeurs émérites de la Faculté d'interprètes et de traducteurs : Olga Semenovna Sapojnikova], <<http://www.perevod-nglu.ru/1/32/34/91/98>>. Site Internet consulté le 20 juillet 2013.
- <sup>8</sup> Fred Vargas, *Ceux qui vont mourir te saluent*. Paris, Éditions J'ai lu, 2005, p. 7.